

sur la lettre de l'imām 'Abd al-Wahhāb („Folia Orientalia“, vol. I 2, pp. 188—89). Il dit à ce propos ce qui suit: „Je partage votre proposition concernant le nom du village de البَقَالَة — qui s'écrit et se prononce toujours avec l'article (ال). C'est bien un pluriel de بَقُول, puisque, au singulier, l'éthnique se dit encore: بَقُولِي pl. بَقَالِيَة. Quant au nom de Kafsat as-Sāhīl de Bakri et de Mālīkī, il s'agit, sans aucun doute possible de la transcription arabe de Thapsus, ou Thapsa des anciens, تبسة ou طبة que j'ai déjà identifié dans un article sur quelques „Villes tunisiennes disparues“, étude parue dans les Mélanges William Marçais (Paris 1950). La déformation est due bien entendu à des copistes mal informés. Je crois également, comme vous, que la Kabiša citée par Ya'kūbī, n'est autre chose que Thapsa, mal transcrite par des copistes ignorants“.

T. Lewicki

UNE MONNAIE DE VALEUR CONVENTIONNELLE CHEZ LES
RUSSSES D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE D'ABŪ HĀMID
AL-ANDALUSĪ AL-ĠARNĀTĪ

(Note provisoire)

Il est généralement connu que les mentions qui se trouvent dans les œuvres médiévales des écrivains arabes et persans et qui se rapportent aux Slaves et aux autres peuples de l'Europe orientale et centrale, concernent en premier lieu le commerce arabe avec ces peuples. Ces mentions consistent généralement en une sèche énumération des marchandises importées aux pays musulmans de l'Europe orientale. Ce n'est que par exception qu'on rencontre d'autres renseignements ayant trait à l'économie des Sociétés slaves, finnoises ou turques du haut moyen âge, tels que des informations sur les moyens d'échange. Dans la note présente je veux m'occuper d'une de ces informations, à savoir du témoignage constatant l'existence d'une monnaie de valeur conventionnelle chez les Russes médiévaux dû à Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnātī, voyageur et écrivain arabe bien connu au XII^e siècle.

Le texte en question se trouve dans l'œuvre d'Abū Hāmid, intitulé *Al-Mu'rib 'an ba'd 'ağā'ib al-Mağrib* („Antologie des merveilles de l'Occident“) publié en 1953 par professeur C. E. Dubler d'après l'unique manuscrit qui se trouve dans la collection de l'Académie de l'Histoire à Madrid¹. On sait de cet ouvrage, ainsi que d'une autre

¹ *Abū Hāmid el Granadino y su relación de viaje por tierras eurasiáticas*. Texto árabe, traducción e interpretación por César E. Dubler, Madrid, 1953 (= Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*).

œuvre d'Abū Hāmid, intitulé *Tuhfat al-albāb*¹, que cet auteur connaissait très bien l'Europe orientale, où il passa une partie considérable de sa vie (entre 1130 et 1154). Il visita deux fois la Russie, en passant par ce pays lors de son voyage de la ville de Bulgār (non loin de l'embouchure de la Kama) en Hongrie, en 1150, et en allant de ce dernier pays à Saksīn sur le cours inférieur de la Volga en 1153². Il en donne une description intéressante dans son *Mu'rib 'an ba'd 'ağā'ib al-Mağrib*³. Pour nous, la relation de ce voyageur est importante d'autant plus que probablement il a été marchand, comme on peut en juger d'après l'intérêt qu'il porte aux produits et aux marchandises de différents pays qu'il a visités personnellement, ou sur lesquels il était informé par ouï-dire. Il s'intéresse aussi à l'ethnographie. Son œuvre abonde en informations de ce genre se rapportant aux pays et aux peuples de l'Europe orientale et centrale.

Abū Hāmid décrit dans son ouvrage, comme nous l'avons dit plus haut, la Russie kievienne. Il appelle ce pays bilād as-Ṣaḡālība („terre des Slaves“) et il la place entre la Bulgarie de la Volga et la Hongrie. Le chemin qu'Abū Hāmid a suivi de la Bulgarie de la Volga en Russie allait, selon sa relation, par un fleuve qu'il appelle Nahr as-Ṣaḡālība („Fleuve des Slaves“) ⁴. Il est possible qu'il s'agit ici de la Oka⁵. Si l'on admet cette hypothèse, il faut supposer que le chemin du voyageur arabe allait en amont de ce fleuve jusqu'à un endroit, pour nous inconnu, où il y avait un passage (traction, en russe *volok*) vers la Desna, ensuite, en aval de celle-ci, jusqu'à son embouchure dans le Dniéper, non loin de Kiev. D'autre part il n'est pas impossible que sous le nom de Nahr as-Ṣaḡālība il faut comprendre la Volga, et que le chemin d'Abū Hāmid allait en amont de ce fleuve jusqu'au passage (*volok*) où il passait sur le Dniéper et suivait ensuite le fleuve en aval. Le chemin d'Abū Hāmid passait ensuite par Kiev. C'est ainsi que tous les commentateurs d'*Al-Mu'rib 'an ba'd 'ağā'ib al-Mağrib* comprennent la ville qui, dans le manuscrit de cette œuvre paraît sous le nom déformé de Ġūr kūmān⁶ et que M. O. Pritsak corrige à juste titre en Ġūr kermān, en turc „grande ville“⁷. Abū Hāmid décrit cette ville à grands traits, assez sommaires.

¹ Le *Tuhfat al-albāb de Abū Hāmid al-Andalusī al-Ġarnātī*, éd. G. Ferrand, dans „Journal Asiatique“, 1925.

² Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, pp. 128—129.

³ Ibid., pp. 22—25 et 38—39 (texte arabe) et pp. 61—64 et 73—74 (traduction).

⁴ Ibid., p. 22 (texte arabe) et pp. 61—62 (traduction).

⁵ I. Hrbeek, *Nový arabský pramen o východní a střední Evropě*. „Československe Ethnografie“, t. II, fasc. 2, 1954, p. 168.

⁶ Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, p. 25 (texte arabe) et p. 64 (traduction).

⁷ O. Pritsak, *Eine altaische Bezeichnung für Kiev*. „Der Islam“, t. XXXII, fasc. 1, 1955, pp. 1—13.

Quant aux étapes suivantes de son voyage en Hongrie, il est possible que c'étaient Vladimir en Wolhynie et Przemyśl.

Ayant ainsi traversé toute la Russie et séjourné sans doute quelque temps dans les plus grands centres politiques et commerciaux qu'il rencontrait sur son chemin, Abū Hāmid pouvait observer et noter plus d'un détail intéressant, concernant les usages de ce pays.

Et voici, traduit en français, le passage de son oeuvre qui concerne les moyens d'échange en Russie au XII^e siècle.

„De vieilles peaux d'écureuil, sans poil, dont personne n'a le moindre besoin, et qui ne sont bonnes à rien, leur servent d'argent... La valeur de dix-huit de ces peaux, d'après leurs comptes, correspond à un dirhem d'argent. Elles sont liées en bottes qu'on appelle *ǧ(a)k(a)n*. Pour une de ces peaux on peut acheter chez eux une miche de très bon pain qui peut suffire à un homme robuste [pour un jour]. En payant en ces peaux ils achètent esclaves: femmes et hommes, or, argent, fourrures de castor et toutes sortes d'autres marchandises. Si ces peaux se trouvaient dans un autre pays, pour un mille de leurs charges, on ne saurait acheter un seul grain [de blé] et elles ne seraient en général pas du tout nécessaires. Lors qu'on les dégarnit [de leur poil] à la maison, on les met retranchés dans des sacs et on les porte à un marché connu où il y a des hommes (c'est à dire des employés) qui ont, à son service des ouvriers qui apprennent ces peaux en leur présence. Les ouvriers enfilent fortement dix-huit peaux en une botte au moyen des fils. Ensuite [un ouvrier] fixe, au bout du fil, un morceau de plomb noir scellé au moyen d'un poinçon, sur lequel figure, l'effigie du roi. Et [de cette manière] ils marquent les peaux l'une après l'autre jusqu'à ce que toutes soient munies de sceau. Il n'est guère possible qu'on puisse refuser une peau, marquée de la sorte, en concluant un acte de vente ou d'achat“¹.

Cette information est d'une grande importance pour le problème d'argent en Russie, au XII^e siècle, parce qu'elle constitue une preuve irréfutable qu'il y avait dans ce pays un „argent de peau“, ne possédant aucune valeur réelle — ce qui, depuis longtemps déjà, ne cesse d'être l'objet d'un grand débat parmi les savants russes.

Les données de l'existence dans la Russie médiévale de „l'argent de peau“ qu'on trouve dans l'ouvrage d'Abū Hāmid sont confirmées par un passage de la relation de Rubruque qui visita l'Europe orientale vers l'an 1253 et selon lequel les Russes employaient comme monnaie des morceaux de peau. De même suivant le voyageur français Gilbert de Lannoy, qui visita la ville de Novgorod la Grande en 1412, les habitants de cette ville commerciale employaient, comme monnaie, les têtes d'écureuil et de martre. Selon Herberstein qui visita Moscou au XVI^e siècle en qualité de l'ambassadeur, les Russes employaient

¹ Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, pp. 22—23 (texte arabe) et p. 62 (traduction).

avant l'introduction de l'argent de métal (c'est à dire rubl) „l'argent de peau“¹. Toute-fois tous ces témoignages occidentaux étaient peu clairs et c'est seulement l'information d'Abū Hāmid qui nous a permis d'établir à coup sûr, l'existence, dans la Russie médiévale, de ce moyen d'échange.

Suivant le récit d'Abū Hāmid, les employés marquaient les bottes de peaux d'écureuil au moyen des sceaux de plomb. Ce témoignage nous permet de comprendre le rôle des énigmatiques sceaux de plomb trouvés à Drohiczyn sur Bug, ancien centre politique et commercial de la Russie du Sud (Ruthénie).

Les sceaux de plomb trouvés à Drohiczyn ne sont pas grands et représentent toutes sortes de figures, signes et lettres de l'alphabet slave (écriture cyrillienne). Ces sceaux de plomb sont connus depuis 1864 quand on en a trouvé plusieurs dizaines dans le Bug². C'est pourtant surtout, le savant archéologue polonais K. Bołsunowski, qui a eu le plus de mérite à les rassembler et à les étudier. Dès 1891, ce savant a trouvé 2000 plombs. En 1894 Bołsunowski publie la monographie fondamentale des plombs de Drohiczyn dont il donne environ 1000 planches³. Il y a aussi dans sa collection 37 plombs identiques, découverts au printemps de 1896 au village de Lubowo, dans le district de Wilno⁴.

Les plombs de Drohiczyn se composent de deux moitiés qu'on peut parfois séparer et possèdent ordinairement une forte empreinte du cordon par lequel ils étaient fixés. Ils se distinguent par une grande variété de types. K. Bołsunowski les a divisés en toutes sortes d'espèces d'après les signes, symboles, lettres ou figures qu'ils représentent. Plusieurs pièces de ces plombs ne sont pas du tout marquées. Selon Bołsunowski certaines lettres sur ces plombs pourraient provenir des XII^e et XIII^e siècles et certains symboles des X^e—VIII^e siècles. Il y a, parmi ces plombs, des pièces sur lesquelles on trouve des figures qui rappellent les dessins des monnaies de la Chersonèse, ville de la Crimée, à l'époque où celle-ci dépendait de l'Empire byzantin⁵. De tous les plombs de Drohiczyn, environ 25 % possèdent les cachets des

¹ F. J. Mičalevskij, *Očerki istorii deneg i deneznogo obraščenijsa*, t. I, Leningrad, 1948, pp. 230—236.

² K. Tyszkiewicz, *Svincovyje ottiski najdenyjsye v reke Buge u Drogičyna*, dans „Drevnosti. Trudy Moskov. Archeol. Obščestva“, t. I, 1865—67, pp. 115—122.

³ K. Bołsunowski, *Drogičinskija plomby*, Kiev, 1894.

⁴ K. Bołsunowski, *Znaki pieczętnie na ołowiu (plomby) znalezione w Lubowie*, dans „Wiadomości Numizmatyczno-Archeologiczne“, t. III, pp. 229—233.

⁵ K. Bołsunowski, *Znaki pieczętnie na ołowiu (plomby) znajdujące w Bugu przy mieście Drohiczyń*, dans „Wiadomości Numizmatyczno-Archeologiczne“, t. I, pp. 148—151 et 181—184.

princes russes, du XI^e—XII^e siècle, analogue aux signes connus de leurs monnaies, sceaux etc. Parmi ceux qu'on a identifiés, citons les cachets des deux princes russes de la fin du XI^e siècle, à savoir ceux de Vsevolod Yaroslavovič et de Oleg Sviatoslavovič, de même que ceux du Grand-duc de Kiev Vsevolod Olgovič (1139—1146), dont les plombs prédominent parmi ceux de Drohiczyn marques d'insignes princiers¹.

Pour expliquer à quoi servaient ces plombs, si fréquents à Drohiczyn, les historiens qui s'occupent de ce problème sont presque tous de l'avis du savant tchèque K. W. Zapp dont l'hypothèse présentée dès 1869 et développée au début du XX^e siècle par K. Bołsunowski prétend qu'il s'agit là des plombs qu'on fixait aux marchandises après en avoir perçu les droits de douane². Le slavisant bien connu Lubor Niederle soutient également cette hypothèse et fait observer que des sceaux de plomb identiques ont été trouvés à Borki près de Riazan³. Ces temps derniers M. B. Rybakov, l'éminent archéologue soviétique, dans ses études sur les plombs de Drohiczyn, soutient aussi l'hypothèse de Zapp, de Bołsunowski et de Niederle. M. Rybakov fait observer qu'on a trouvé des plombs semblables à ceux de Drohiczyn aussi à Novgorod la Grande, à Pskov, à Kiev et à Riazan, c'est-à-dire dans de grands centres de commerce russe, situés tout près des frontières de la Russie, où l'on aura rechargé et plombé derechef de nombreuses marchandises⁴.

Sans exclure, en principe, l'hypothèse qui voit des sceaux de marchandise dans les plombs de Drohiczyn, de Novgorod la Grande, de Kiev et de Riazan, je voudrais cependant souligner que rien n'empêche de considérer ce type de sceaux de plomb, portant les symboles des princes russes, comme sceaux de plomb employés pour empreindre „l'argent de peau“ dont parle le texte d'Abū Hāmid. Il ne faut pas oublier que la plupart des plombs de Drohiczyn portant les signes princiers, se rapportent au grand-duc de Kiev, Vsevolod Olgovič (1139—1146), par conséquent proviennent de la même époque dans laquelle Abū Hāmid voyageait à travers la Russie. Un grand nombre de ces plombs, trouvés à Drohiczyn, confirme évidemment l'importance commerciale de cette ville⁵ qui se trouvait juste à la limite de deux pays possédant

¹ B. A. Rybakov, *Torgovlia i trgovyye puti*, dans „Istorija kul'tury drevnej Rusi“, t. I, Moscou—Leningrad, 1948, p. 344.

² K. Bołsunowski, *Znaki pieczętnie na ołowiu (plomby) znajdujące w Bugu przy mieście Drohiczyń*, pp. 184—185.

³ L. Niederle, *Slovanské starožitnosti*. Oddíl kulturní. Dílu III. Svázek 2, Prague, 1925, p. 409.

⁴ B. A. Rybakov, *Torgovlia i trgovyye puti*, pp. 343—44.

⁵ Voir à ce propos T. Lewicki, *Znaczenie handlowe Drohiczyń na Bugiem we wczesnym średniowieczu i zagadkowe plomby ołowiane znalezione w tej miejscowości*, „Kwartalnik Historii Kultury Materialnej“, t. IV, Nr 2, 1956, pp. 289—297.

de différents systèmes financiers — la Russie où, à cette époque, avait cours une monnaie de valeur conventionnelle — et la Pologne qui se servait alors, pour la plupart, d'une monnaie d'argent. On peut supposer que à Drohiczyn, les marchands venant de Pologne et de l'Europe occidentale, changeaient une certaine quantité de leur argent pour de „l'argent de peau“ qui avait cours dans ce pays, comme de leur part, les marchands russes, quittant les frontières de la Russie, à la douane de cette ville changeaient leur „argent de peau“ en monnaie d'argent. Beaucoup d'„argent de peau“, muni de sceau de plomb, avec des signes princiers, avait donc cours ici et rien d'étonnant qu'il y en a des quantités qu'on retrouve dans différentes couches de la montagne du vieux château de Drohiczyn. Il est possible qu'il y avait là aussi un „trésor“ de „l'argent de peau“. On peut supposer que, lors d'une attaque contre Drohiczyn, un grand nombre de cet argent a été enterré. Il est resté là jusqu'au moment où l'eau du Bug a submergé une partie du château (ou de l'ancienne enceinte) dans laquelle il se trouvait déposé et l'a rejeté sur le bord.

Une partie de „l'argent de peau“ était munie de sceaux de plomb à Drohiczyn même. On peut en juger d'après de nombreux morceaux de plomb, qui y ont été trouvés et dont le poids est parfois de plusieurs livres.

Quand à l'origine de ce plomb, Bołsunowski supposait qu'on l'importait de la Pologne, des mines de Olkusz dont les chroniques parlent, il est vrai, seulement depuis le XIV^e siècle, mais qu'on exploitait sans doute, beaucoup plus tôt¹. Ce n'était pourtant pas seule source possible. Voilà que dès la moitié du X^e siècle le plomb se trouve exporté du pays de *Arfā* (*Erīā*) considéré par les Arabes comme territoire russe² et identique sans doute avec la terre de la tribu mordvinienne de Erza qui habitait les bords de la Sura, entre la Bulgarie de la Volga et le territoire de la tribu russe de Viatiči³. Il est possible qu'au XI^e—XII^e siècle le plomb de la terre d'Erza, par Kiev, arrivait à Drohiczyn. Il se peut aussi que les Russes importaient le plomb de Saḫsīn sur la Volga⁴.

Quant au mot *ġ(a)k(a)n* qu'on attribuait, suivant Abū Hāmid, pour désigner une botte de peaux d'écureuil, il rend, à mon avis, le mot russe *čekan* qui signifie entre autres „poinçon“, „sceau“. Abū

¹ K. Bołsunowski, *Znaki symboliczne na ołowiu*, dans „Światowit“, t. IV, p. 58.

² Al-Iṣṭahṛī, *Kitāb Masālik al-mamālik*, ed. M. J. de Goeje, Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. I (Leyde 1927) p. 226.

³ T. Lewicki, *Świat słowiański w oczach pisarzy arabskich* dans „Slavia Antiqua“, t. II, p. 361.

⁴ Sur le plomb à Saḫsīn voir Dubler, *Abū Hāmid el Granadino*, p. 6 (texte arabe) et p. 51 (traduction).

Hāmid apparemment a mal compris le sens de ce mot qu'on a appliqué en Russie sans doute non à une botte de peaux d'écureuil marqué de plomb, mais seulement au sceau de plomb lui-même.

T. Lewicki

LE ROMAN SUR LA VIE DE NĀDER ŠĀH AFŠĀR PAR ŠAN'ATĪ-ZĀDEH KERMĀNĪ

La carrière politique aussi magnifique qu'extraordinaire de Nāder Šāh, fondateur d'une dynastie éphémère des Afšarides (1736—1795), depuis ses débuts jusqu'à nos jours ne cesse d'éveiller l'intérêt des historiens aussi bien que des romanciers de l'Occident et de l'Orient. Une liste bibliographique complète de ces ouvrages dépasserait le cadre de l'article présent; c'est pourquoi nous nous bornerons à citer quelques-uns d'entre eux, les plus typiques, qui appartiennent au domaine de la littérature. Les romanciers européens s'étaient intéressés les premiers à Nāder Šāh citons le roman de J. B. Fraser *The Kizilbash* et celui de M. Mortimer Durand: *Nadir Chah*.

Ce n'est qu'ensuite que vient le tour des romanciers persans. Ainsi, avant la deuxième guerre mondiale Rahīm-zādeh Šafavī a publié un roman assez mince et, pour autant que je sache, inachevé ayant comme titre *Dāstān-e pādšah-e āzīmō's-šān-e Irān Nāder Šāh Afšār* (Récit de l'éminent souverain de l'Iran Nāder Šāh Afšār)¹. En 1928, dans le périodique téhéranien, *Armagān*, parut le roman de Hosayn Masrūr: *Dah nafar Kizilbāš* (Les dix Kizilbaches)², qui présente quelle était la situation à Qazvīn à la cour de Šāh Tahmāsp safavidien qui en 1731 fut détrôné par Nāder Kōlī Šāh. Enfin le grand conquérant iranien trouva un interprète aussi dans la personne de Šan'atī-zādeh Kermānī, romancier historique renommé³. Son roman, *Nāder fāteḥ-e Dehlī* (Nāder, conquérant de Delhi) parut en 1335 h (1956/7)⁴.

Une longue liste des travaux historiques sur Nāder Šāh Afšār se termine par l'excellente monographie de M. R. Arunova et de

¹ Le lieu et la date de la publication manquent. Détails dans mon travail monographique: *Historyczna powieść perska* (Roman historique dans la littérature persane), Kraków 1952, pp. 85—6. (Abréviation: HPP).

² Il est probable que le titre est pris de la traduction persane du roman d'Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires* (Seh tofangdār).

³ Caractéristique de l'œuvre littéraire de S.-z. Kermānī dans le domaine du roman historique, voir HPP, pp. 14—39.

⁴ A Téhéran, imprimerie Ātaškadeh, 500 pages et gravures dans le texte.

K. Z. Ašrafīyān sous le titre *Gosudarstvo Nadir Šaha Afšara. Očerki obščestvennyh otnošenii v Irane 30—40 godov XVIII veka* (Moscou, 1958)¹.

Le roman de Šan'atī-zādeh Kermānī apporte les éléments tellement nouveaux dans la production littéraire de l'Iran contemporain que je crois devoir lui consacrer en ce lieu quelques réflexions plus détaillées.

Nāder fāteḥ-e dehlī est un premier essai de biographie historique romancée (vie romancée), genre tellement répandu à l'Occident et inconnu jusqu'à présent à la littérature persane. Il est en même temps une première tentative de présenter Nāder Šāh en pleine lumière de l'histoire en le débarrassant du voile de l'aveugle idéalisation à laquelle les Iraniens ne sont que trop portés.

Il y a 8 ans environ que j'ai signalé dans ma monographie sur le roman historique dans la littérature persane contemporaine² le roman de S.-z. Kermānī sur Nāder Šāh et sur la fin de la dynastie des Safavides. En ce temps-là — selon l'information du vénérable auteur dans la lettre qu'il m'a adressée le 3. 2. 1327 h. — le roman portant alors le titre provisoire: *Ešq-e nahānī* (L'amour caché) avait pour but, à ce qu'il semble, de présenter les causes de la décadence de l'empire safavidien au commencement du XVIII^e siècle de même que son premier roman, *Les vengeurs de Mazdak*, montrait la chute de l'empire de Sasanides vers le milieu du VII^e siècle. Pendant que l'auteur écrivait son roman, son intérêt passa probablement des derniers chahs safavidiens, Hosayn I et Tahmasp II, à Nāder Kōlī Afšār qui devint le personnage central de son roman biographique.

Un espace d'à peu près 30 années sépare *Nāder fāteḥ-e dehlī* du premier roman de Šan'atī-zādeh Kermānī *Dāmgostarān yā ante-kāmhwāhān-e Mazdak* (Les vengeurs de Mazdak). Le niveau artistique et idéologique de cet auteur plus ou moins égal qui n'était pas très élevé dans les œuvres précédentes, montre dans *Nāder, conquérant de Delhi* une tendance ascendante marquée.

Les premiers romans historiques de Šan'atī-zādeh Kermānī n'étaient pas basés sur des études bien approfondies de documents et d'ouvrages respectifs. Mais dans le cas de *Nāder* l'auteur s'était fondé sur une vaste lecture des sources historiques, dont nous ne citerons que les principales, notamment: 1. *History of Persia* de Sir Percy Sykes traduite en persan par Moḥammad Taqī Fahrdā'i de Guilan, 2. *Autobiographie de šayh Moḥammad 'Alī Hazīn*³, 3. *Tārīḥ-e ġhāngošāi-ye*

¹ Analyse plus détaillée de cette monographie voir pp. 218 du présent annuaire.

² HPP, p. 27.

³ The life of Sheikh Mohammed Ali Hasin, written by himself, ed. by F. S. Belfour. Persian text with an english translation. London 1830—1831. S.-z. Kermānī cite une édition d'Isfahan qui m'est inconnue.